

5402
par R. Rinaud
Lejeune

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

QUATRIÈME SÉRIE

Publiée par les Professeurs des Facultés des Lettres
d'Aix, Alger, Bordeaux, Montpellier, Poitiers, Toulouse

LXVII^e ANNÉE

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES

TOME XLVII

N^{os} 1-2

Janvier-Juin 1945

MICHEL LEJEUNE

En marge
d'inscriptions grecques dialectales

Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

Paris :

C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE, VII^e

Toulouse :

ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Bibliothèque Maison de l'Orient



150045

EN MARGE

D'INSCRIPTIONS GRECQUES DIALECTALES¹

II

LA PLUS ANCIENNE INSCRIPTION THESSALIENNE

Sous le n^o E 415 figure, au musée du Louvre², un des rares vases « protocorinthiens » inscrits³. C'est un aryballe piriforme à décor en imbrications, portant sur l'épaule une chasse au lièvre de style « subgéométrique ». Il provient d'Italie. Il appartient à une série pour laquelle l'archéologie n'envisage pas de date plus basse que le vii^e siècle et même que la première moitié du vii^e siècle⁴.

Sur l'anse est une inscription⁵ peinte (donc, contemporaine du vase). Elle est tracée de gauche à droite, et complète (un espace libre subsiste à droite de la dernière lettre). Elle se lit ΑΓΝΟΥΝ. P. Kretschmer (*Gr. Vasenschr.*, 1894) ne la connaît pas encore ; mais les deux plus récents éditeurs des vases protocorinthiens et corinthiens en font état, avec les mentions suivantes : « Sur l'anse est peinte l'inscription *απλου...* qui, apparemment, n'a pas de sens... » (F. Johansen, *Vases sicyoniens* [1923], p. 172) ; « this is... unintelligible » (H. Payne, *Necrocorinthia* [1931], p. 38). Pareille affirmation ne laisse pas de surprendre. *Απλου est une forme dialectale qui, figurant chez Platon, trouve place jusque dans les dictionnaires scolaires. Bien plus, le premier éditeur (auquel Johansen se réfère expressément, p. 172, n. 1) y avait déjà, avec quelque hésitation il est vrai⁶, reconnu ou, plus exactement, soupçonné la forme thes-

1. Voir *R. É. A.*, XLV [1943], p. 183-198.

2. Vase sommairement publié (sans reproduction) par E. Pottier, *Catalogue des vases du Louvre*, II [1899], 469. Il ne figure pas dans les *Vases antiques du Louvre* [1897] du même auteur, ni dans les fascicules I à IX [1922-1938] des Vases du Louvre dans le *C. V. A.* Un dessin du vase a été fait par M^{lle} Évrard pour *L'Histoire de l'Art dans l'Antiquité* de Perrot et Chipiez [IX [1911], p. 595, fig. 303] ; il est reproduit par F. Johansen, *Vases sicyoniens* [1923], p. 172, fig. 115.

3. Sur les inscriptions des vases protocorinthiens, voir plus loin (III).

4. C'est seulement le protocorinthien de style « magnifique » que certains archéologues seraient enclins à descendre jusqu'à la seconde moitié du vii^e siècle, peut-être même jusqu'à la première moitié du vi^e siècle. Voir, par exemple, J. Audiat, *R. É. A.*, XL [1938], p. 173-176.

5. Fac-similé chez F. Johansen, p. 172, fig. 116.

6. « Une inscription peinte sur l'anse donne en lettres archaïques le mot 'Απλοῦν. La

saliennne du nom d'Apollon (E. Pottier, *Catalogue...*, II [1899], p. 469).

On sait qu'à côté des formes Ἀπόλλων, dor. Ἀπέλλων, cypr. Ἀπειλων, existait une forme disyllabique Ἀπλων¹. Elle est proprement thessalienne; l'ῶ ancien y avait donc une prononciation très fermée² et a été régulièrement transcrit par ω lors de l'introduction de l'écriture ionienne: Ἀπλῶνι Αερχα[ι]ῶ[ι], au v^e siècle en Pélasgiotide (*I. G.*³, IXⁿ, 1027 = Schw., 597 A; 12 km. est de Larisa), mais au III^e siècle Ἀπλουι Τεμπειτῶ à Gyrtou (*I. G.*, 1034 = Schw., 599), au II^e siècle Ἀπλουι à Larisa (*I. G.*, 569), au I^{er} siècle Ἀπλουι Κερδ[ο]ῖου à Phalanna (*I. G.*, 1234). — C'est seulement au début du v^e siècle qu'il a pu se produire quelques flottements entre la notation ω (qui avait pour elle l'ῶ du nom d'Apollon dans tout le reste de la Grèce) et la notation ου; mais il n'est pas sûr qu'à Mélibée, au IV^e siècle, Ἀπλωνι ('Αρχ. Ἐφ. 1932, ἀρχ. χρ. 17) s'explique comme une graphie de transition, car on n'a pas jusqu'ici d'exemple de ου pour ῶ ancien en Magnésic. — Par contre, dans certaines régions, comme l'Achaïe Phthiotide, l'emploi de

forme des caractères correspond bien à l'alphabet corinthien; mais, comme les lettres typiques ε, σ et τ manquent, l'écriture conviendrait également à des villes ioniennes de la côte d'Asie, à des îles de la mer Égée, à Érétrie d'Eubée (pas à Chalcis, ni à la Béotie), même au Péloponnèse (voir les tableaux des *Studien* de Kirchhoff). De plus, le sens du mot et reste énigmatique. C'est peut-être un nom propre abrégé. Ou bien faut-il en rapprocher la forme thessalienne du nom d'Apollon, Ἀπλῶν et Ἀπλοῦν (*C. I. G.*, 1766; cf. Curtius, *H. G.*, I, p. 129)? En comparant cette inscription à une autre que je connais sur un aryballe récemment acquis par le Louvre et qui est sûrement corinthien (salle L), je suis conduit à penser qu'elle appartient au même dialecte. Il est regrettable que nous n'ayons pas ici de certitude, car ce serait un argument de plus à invoquer pour établir l'origine corinthienne des vases à imbrications incisées.

1. Il n'est pas sûr pour autant qu'il s'agisse d'une ancienne alternance morphologique *apel- | apl- qui indiquerait l'origine indo-européenne du nom d'Apollon (comme le pensent Bechtel, *Gr. Dial.*, I [1921], p. 173; Buck, *Intr.*² [1928], p. 42; Kretschmer, *Glotta*, XIII [1924], p. 242 n. 1, XVIII [1930], p. 205-206, XIX [1931], p. 158); il peut s'agir aussi de flottements dans l'adaptation d'un nom d'emprunt, flottements qui, ici, se seraient trouvés assumer la forme d'une alternance vocalique d'aspect indo-européen; remarquons en passant que le thessalien est celui des parlers grecs où, dans des conditions diverses, l'amuissement de voyelles brèves est le plus largement attesté soit en fin de mot (apocope), soit en position intérieure (syncope; en dernier lieu, J. Vendryes, *B. S. L.*, XXXVII [1936], p. 13-16, sur l'amuissement de ῖ atone après ρ): si la forme du mot préhellénique était flottante et l'élément vocalique entre p et l peu marqué (cf. lyd. Πλδῆνς), il n'est pas surprenant que le thessalien ait opté pour la variante sans voyelle. — Présentement, les tenants de l'étymologie indo-européenne (*ap(e)l- « force »; hom. ὀλιγ-ηπειλή; v. norr. *apl*; noms illyriens *Aplo*, *Aplis*) admettent une contamination entre un dieu indo-européen de la Force et une divinité asianique (Kretschmer, article de 1930 cité plus haut). D'autres, comme Nilsson (*Gesch. der gr. Religion*, I [1941], p. 523-532), se prononcent pour une origine exclusivement asianique; gr. Ἀπειλων, Ἀπέλλων, Ἀπόλλων, Ἀπλουι d'une part, et, d'autre part (avec une aphérèse définie et expliquée par par Kretschmer, *Glotta*, XVIII, p. 162, et XXI, p. 86-90), lyd. Πλδῆνς, lyc. *Pulendja* (« Ἀπολλωνίδης ») seraient des adaptations du nom divin qui apparaît à Boghazkōi sous les formes *Appaliunaš* (? Cf. Kretschmer, *Glotta*, XXIV [1936], p. 250-251) et *Apulunaš* (Hrozný, *Arch. Or.*, VIII [1936], p. 171 et suiv.), et que Hrozný rapproche de babyl. *abullu* « porte ».

2. Sauf peut-être en Magnésie; voir plus bas. Sur la fermeture de ῶ en thessalien, cf. Bechtel, *Gr. Dial.*, I [1921], p. 136, et R. Vandervelde, *Thessalische Dialektgeographie* [1924], p. 32-34.

ou est antérieur à l'adoption de l'écriture ionienne¹ et dès le début du v^e siècle (si ce n'est plus tôt) on le connaît à Érétrie dans la dédicace Μεθίστας Πιθόνειος Ἄπλουι (I. G., 199 = Schw., 551. 5).

La forme Ἄπλου est ainsi, par son vocalisme, doublement caractérisée comme thessalienne. A Larisa, les inscriptions en dialecte présentent ἐν τῷ ἱερῶν τοῖ Ἄπλουνοσ τοῖ Κερδοῖοι (iii^e siècle : I. G., 517 = Schw., 590, l. 22 ; ii^e siècle : I. G., 512, l. 19 et 31 ; ii^e siècle : B. C. H., LIX [1935], p. 55, n. 2, l. 39) là où les inscriptions en langue commune ont ἐν τῷ ἱερῶ τοῦ Ἀπολλωνοσ τοῦ Κερδοῖου (iii^e siècle : I. G., 521, l. 4). Le cinquième ou sixième mois de l'année thessalienne s'appelle Ἀπλῶνιοσ dans les textes dialectaux (Larisa, ii^e siècle : B. C. H., LIX [1935], p. 55, n^o 2, l. 10), mais Ἀπολλῶνιοσ dans les textes en κοινή². Et Platon écrit dans le *Cratyle* (405 c) : Κατὰ δὲ τὴν μαντικὴν καὶ τὸ ἀληθὲσ τε καὶ τὸ ἀπλοῦν (ταῦτόν γάρ ἐστιν), ὥσπερ οὖν οἱ Θετταλοὶ καλοῦσιν αὐτόν, ὀρθότατ' ἂν καλοῖτο « Ἀπλοῦν » γάρ φασι πάντες Θετταλοὶ τοῦτον τὸν θεόν.

Qu'il s'agisse, sur l'aryballe du Louvre, d'un nominatif Ἄπλου, ou de l'abréviation d'une forme fléchie Ἄπλου(σ), voire de l'abréviation d'un nom propre dérivé Ἀπλοῦν(ιοσ), on n'a pas le droit d'y méconnaître une forme thessalienne. Reste à interroger l'écriture sur la provenance de l'inscription.

Les manuels, de Kirchhoff à Larfeld, enseignent que la forme proprement thessalienne du lambda était λ. Si c'est exact, notre inscription n'a pas été tracée par un Thessalien³, et l'on devra en localiser l'origine dans la région de Corinthe ou de Sicyone (ce qui ne contredit pas, mais ne départage pas, les deux opinions les plus répandues sur la provenance de la céramique « protocorinthienne »). C'est en effet, à notre connaissance, la seule région⁴ où, à pareille date, la graphie ou soit utilisée pour noter un *ō* fermé ; le peintre corinthien (ou sicyonien), voulant, pour une raison quelconque, écrire le nom thessalien d'Apollon, aurait écrit, non pas Ἄπλῶν (ce qui, dans le système d'écriture qui lui était habi-

1. Cf. R. É. G., LIV [1941], p. 61 et 64. Ajouter qu'on a trouvé à Méliée une autre inscription concernant Alcimaque de Sicyone (Ghiannopoulos, Ἀρχ. Ἐφ. 1925-1926, p. 185-186) ; c'est une tablette de terre cuite brisée à droite et portant ΑΛΚΙΜΑΧΟΥ :ΞΕΚΥΩΝ[...] ; la graphie est de type ionien ; peut-être faut-il suppléer Σεκωω[του] plutôt que Σεκωῶ[θεν, Ghiann.]. Gela situe Alcimaque à l'époque du changement d'écriture en Achaïe Phthiotide.

2. Dans des affranchissements d'époque romaine en Hestiotide (Métropolis : I. G.³, IX³, 276 a), en Perrhèbie (Kyréties : 343 ; Azoros : 1296 ; Doliché [?] : 1268, 1274 ; Pythion : 1282), en Pélasgiotide (Larisa : 554, 559) et en Phthiotide (Kopli, au sud-ouest d'Halos : 102). C'est seulement hors de la Thessalie proprement dite (Malide, Oefa) que se rencontre la forme Ἀπελλῶσ.

3. Parce que le caractère thessalien de Ἄπλου n lui est pas apparu avec évidence, E. Pottier n'a pas même envisagé (pour la rejeter) l'hypothèse d'une origine thessalienne de l'inscription. Il lui a, d'autre part, échappé (en partie pour la même raison) que la graphie ou lui apportait alors cet indice, qu'il recherchait, d'une origine corinthienne.

4. Avec Corcyre, colonie de Corinthe, qui semble ici hors de cause.

tuel, impliquait une prononciation ouverte de la longue), mais "Απλουv, qui se trouvait rendre de façon satisfaisante la prononciation fermée du thessalien. De telle sorte que nous aurions là : 1^o le premier exemple de la graphie ου (fausse diphtongue) pour noter un *ō* fermé dans la région de Corinthe ; 2^o indirectement, le premier témoignage de la prononciation fermée de *ō* ancien en thessalien.

Mais est-il sûr que l'écriture même ne puisse être thessalienne? De l'évolution du lambda en Thessalie, les manuels épigraphiques donnent une idée assez inexacte. Très tôt y apparaît la forme commune à branches égales Λ ; c'est celle qui figure dans *presque toutes* les inscriptions préioniennes :

Phthiotide. Mélitée (*I. G.*¹, IXⁿ, 209) ;

Thaumakoi (*A. M.*, 1914, p. 316-319).

Thessaliotide. Thétonion (*I. G.*, 257 = Schw., 557) ;

Pharsale (*I. G.*, 250 = Schw., 564 ; *I. G.*, 255 = Schw., 565) ;

Kierion (*I. G.*, 270 = Schw., 561).

Perrhébie. Oloosson (*B. C. H.*, XXXV [1911], p. 239, no. 8) ;

Phalanna (*I. G.*, 1226 = Schw., 608 ; *I. G.*, 1240 = Schw., 610) ;

région de Phalanna (*J. H. S.*, XXXIII [1913], p. 136, no. 7 = Schw., 607).

Pélasgiotide. Atrax ('Αρχ. Έφ., 1934/5, p. 140-145) ;

Larisa (*I. G.*, 575 = Schw., 583 ; *I. G.*, 663 = Schw., 584. 1) ;

région de Larisa (*I. G.*, 1027 = Schw., 597 : "Απλῶνι) ;

plaine de Dotion (*I. G.*, 1098 = Schw., 601).

Magnésie. Mélibée (*J. H. S.*, XXXIII [1913], p. 313, no. 1 = Schw., 605).

La forme donnée comme proprement thessalienne est celle du lambda à branches inégales et à crochet inférieur λ, celle qui caractérise aussi, notamment, les alphabets locaux de Chalcis, d'Oponthe, de Béotie et d'Athènes¹. Elle ne figure que sur *une* dédicace archaïque :

Phthiotide. Érétrie (*I. G.*, 199 = Schw., 551 : "Απλουv).

Cependant, on sait qu'à Athènes le lambda asymétrique à crochet supérieur λ, λ se rencontre dans les plus anciennes inscriptions à côté de λ, λ². N'en serait-il pas de même en Thessalie? — Dans la loi religieuse de Coropè (Magnésie : *I. G.*, 1202 = Schw., 603), les inversions capricieuses de l'écriture ont fait méconnaître, dans les deux exemples

1. Elle se retrouve en Arcadie et en Élide.

2. Kirchner, *Imag. Inscr. Att.* [1935], cite, du lambda à crochet supérieur, deux exemples isolés λ (1 : vase, première moitié viii^e siècle) et λ (13 : fin vi^e siècle), alors que le lambda à crochet inférieur (λ, λ) est régulier depuis les premiers textes (3 : vase, milieu viii^e siècle ; vi^e siècle : 4, 5, 6, 7, 11, 13, 14 ; v^e siècle : 15, 17, 18, 19, 23, 24, etc.) jusqu'au moment (deuxième moitié v^e siècle) où s'introduit la forme classique du lambda à branches égales Λ (38 [vers 410], etc.).

de ἀφελῆται, un lambda de forme 1. — A Pharsale, la dédicace de Pantalkès ('Αρχ., 'Εφ. 1919, p. 50) présente une forme intermédiaire entre Λ et λ, d'où l'on ne peut rien conclure ; mais le groupe des inscriptions publiées 'Αρχ. 'Εφ., 1930, p. 97, présente, d'une part, un Λ fort net (fig. 1), d'autre part, un λ non moins net (fig. 3). — Rien donc n'empêche d'admettre, et en bonne méthode on *doit* admettre, que l'écriture de notre texte est thessalienne comme le dialecte lui-même.

Nous nous garderons de tirer de là une conclusion sur l'origine de l'objet. Le vase a été peint par un Thessalien, mais non nécessairement en Thessalie ; il peut être l'œuvre d'un artisan thessalien travaillant dans les ateliers « protocorinthiens » de Corinthe, de Sicyone, ou d'ailleurs¹.

Ce qui paraît assuré, c'est que nous avons là — jusqu'ici méconnue — la plus ancienne des inscriptions thessaliennes. Et, si brève soit-elle, elle enseigne que, dans certaines régions de Thessalie, la diphtongue *ou* s'était réduite à *ō* fermé et confondue avec *ō* ancien, dès le VII^e siècle, un siècle donc au moins avant la dédicace érétrienne de Μεθίστας.

III

VASES « PROTCORINTHIENS » INSCRITS

Selon l'opinion généralement reçue, la fabrication de la poterie « protocorinthienne » s'étend sur deux cents ou deux cent cinquante ans, de la seconde moitié du IX^e siècle à la seconde moitié du VII^e siècle ou à la première moitié du VI^e siècle².

Deux de ces vases portent des inscriptions incisées après cuisson, postérieures (on ne peut savoir de combien) à la fabrication, et dues aux propriétaires des vases :

Aryballe ovoïde de Cumès (style subgéométrique). Imprécation gravée (de droite à gauche) sur la panse ; alphabet et dialecte chalcidiens : Ταταίῃς ἐμὶ λῆϞουθός · ἠὸς δ' ἄν με κλέφσει, θυφλὸς ἔσται (I. G., XIV, 871 = G. D. I., 5269 = Schw. 786 = Buck² 40)³.

1. Des trois hypothèses qu'on est amené à envisager (1^o peintre corinthien ou sicyonien exécutant une commande pour un client thessalien ; 2^o peintre thessalien travaillant à Corinthe ou Sicyone ; 3^o peintre thessalien travaillant en Thessalie), la dernière ne pourrait être retenue que si la matière ou la technique du vase dénonçaient une origine différente de celle des autres vases « protocorinthiens ».

2. Selon F. Johansen (*Vases sicyoniens* [1923], p. 179-185), le style géométrique appartiendrait encore au IX^e siècle ; le style de transition (époque des aryballes pansus) débute vers 800 ; le style « subgéométrique » (époque des aryballes ovoïdes) vers 725 ; le style tardif (époque des aryballes piriformes) vers 650. Mais on a déjà signalé (p. 97, n. 4) que, selon J. Audiat, les vases de ce dernier groupe à décor « magnifique » ne seraient guère plus anciens que le VI^e siècle. Nous avons plaisir à remercier ici notre collègue et ami J. Audiat d'un certain nombre de renseignements sur la céramique « protocorinthienne » et corinthienne.

3. Johansen, pl. XV, 5 (photo, reproduisant celle de Gabrici, *Mon. Ant.*, XXII [1913],

Lécythe de Cumès. Imprécation gravée (de droite à gauche) sur la panse; alphabet chalcidien: $\eta\iota\sigma\alpha \mu\acute{\epsilon}\nu\epsilon \tau\acute{\iota}\nu \nu\acute{\upsilon}\nu\alpha$ (?) « attends-toi désormais à pareil sort¹ ».

Quelques autres portent des inscriptions peintes avant cuisson, contemporaines donc des objets eux-mêmes, et dont on a voulu se servir pour localiser l'industrie « protocorinthienne ». Johansen, en 1923, en compte quatre².

Aryballe globulaire de l'Héraion argien (fragment). Sur la panse, à l'attache de l'anse, subsistent trois lettres, dont un ϵ sicyonien³.

Aryballe ovoïde de Mégare Hyblée (style subgéométrique). Sur l'épaule, autour du col, sont peintes six lettres dépourvues de signification, dont un β corinthien⁴.

Aryballe piriforme du Louvre, provenant d'Italie (style subgéométrique). Sur l'anse, de gauche à droite: $\text{Ἀπλ}\sigma\upsilon\upsilon\upsilon$ (alphabet et dialecte à reconnaître pour thessaliens; voir ci-dessus, II).

Cœnochoé de Véies, dit vase Chigi (style protocorinthien tardif). Jugement de Pâris, noms adscrits (tracés de gauche à droite): $\text{Ἀλ}[\acute{\epsilon}\zeta\alpha\nu\delta\eta]\rho\omicron\varsigma$, $\text{Ἀ}\theta\acute{\alpha}\nu\alpha\lambda\acute{\alpha}$, $\text{Ἀ}\phi\rho\rho\delta\eta[\tau\bar{\alpha}]$; l'alphabet n'est ni sicyonien ni corinthien⁵.

Payne, en 1931, y ajoute⁶ une pyxis d'Égine (fragments) de style protocorinthien tardif. Noces d'Amphiaraios et d'Ériphyle (?); noms adscrits: $\text{Τ}\acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}[\sigma]\tau\rho\rho\phi\omicron\varsigma$ (de droite à gauche), $\Delta[\bar{\alpha}\zeta]$, $\Theta\delta\bar{\alpha}\zeta$ (de gauche à droite) et vestiges d'autres noms; l'alphabet est corinthien⁷.

pl. LI, 1); fac-similé en dernier lieu chez Ribezzo, *R. I. G. I.*, III [1920], p. 243-244, n° 2; on peut entendre aussi bien $\kappa\lambda\acute{\epsilon}\psi\epsilon\iota$ (subj. aor. à voyelle brève) que $\kappa\lambda\acute{\epsilon}\psi\eta$. — Johansen (p. 16, n. 1) invite à conserver la dénomination d'aryballe au flacon que l'inscription qualifie de « lécythe ».

1. Gabrieli, *Mon. Ant.*, XXII [1913], p. 231 (fac-similé); republié (avec nouveau fac-similé plus exact) par F. Ribezzo (*R. I. G. I.*, III [1920], p. 241-243, n° 1), qui hésite entre $\text{Ἰ}\sigma\alpha$ (acc.) $\mu\acute{\epsilon}\nu\epsilon$ (2^e sg. impér.) $\tau\acute{\iota}\nu$ (= $\sigma\alpha\nu\tau\bar{\omega}$) et $\text{Ἰ}\sigma\alpha$ (nom.in.) $\mu\acute{\epsilon}\nu\epsilon(\iota)$ (3^e sg. indic.) $\tau\acute{\iota}\nu$ (= $\sigma\tau$); quelle que soit la construction, $\tau\acute{\iota}\nu$ surprend dans un texte ionien: cette forme (toujours tonique à notre connaissance, bien que Ribezzo la considère comme enclitique) n'est connue comme datif que chez Alcman, Pindare et Théocrite (cf. $\tau\acute{\iota}\nu\eta$ chez Rhinton), comme accusatif que chez Corinne, l'alexandrin Kerkidas et Théocrite; Ribezzo voit dans $\nu\acute{\upsilon}\nu\alpha$ un élargissement de $\nu\acute{\upsilon}\nu$ à l'analogie de $\acute{\epsilon}\lambda\tau\alpha$. — Le vase porte une seconde inscription incisée: une autre main, malhabile, s'est appliquée à y graver les premières lettres de l'alphabet chalcidien, d'abord de gauche à droite ($\alpha, \beta, \gamma, \delta, \epsilon, \zeta, \eta, \theta, \iota, \kappa$), puis en ordre inverse et de droite à gauche, avec diverses omissions ou méprises décrites par Ribezzo, et en remplaçant β , α par un tracé qui peut être un β corinthien.

2. *Vases sicyoniens*, p. 171-172; relevé repris par H. Payne, *Necrocorinthia* [1931], p. 38-39.

3. Johansen, fig. 55, p. 103 (dessin, d'après *Argive Heraeum*, II, p. 185, fig. 401). Voir *R. É. A.*, XLV [1943], p. 184 et n. 3.

4. Johansen, fig. 114, p. 172 (dessin, d'après *Jahrbuch*, 1906, p. 126, fig. 4).

5. Johansen, pl. XL, 1 c (photo). Rumpf (*Chalkidische Vasen* [1927], p. 148) suppose que l'alphabet est égéète; η pour ι , ξ pour σ .

6. *Necrocor.*, p. 161, no. 1 et fig. 30, p. 98 (dessin).

7. L. Pallat, *A. M.*, XXII [1897], p. 320-323, n° 7 et fig. 38 (dessin); addition d'un nouveau fragment et interprétation d'ensemble chez F. Studniczka, *ibid.*, XXIV [1899], p. 361-378; deux nouveaux fragments inscrits, découverts depuis lors, figurent chez Payne.

Johansen et Payne excluent de ce relevé l'aryballe ovoïde du musée de Boston (provenance mal établie ; style subgéométrique) sur lequel est peinte, de droite à gauche, autour de la panse, la signature de Pyrrhos fils d'Agasiléos : Πύ(ρ)ρος μ' ἐποίησεν ἈγασίλῆϜῶ (*G. D. I.*, 5292 = Buck¹, 9). Furtwängler y a reconnu la matière et la technique de la céramique béotienne, et l'on y voit une imitation locale de la poterie « protocorinthienne ». Alphabet et dialecte paraissent chalcidiens¹.

Sur la provenance des vases « protocorinthiens », les données contradictoires de ces quelques textes n'enseignent rien². Dans les ateliers « protocorinthiens » ont travaillé des peintres d'origines diverses : corinthiens, sicyoniens, thessaliens, autres encore ; on ne peut rien dire de plus. — A tout le moins avons-nous là, remontant au VI^e siècle, la plus ancienne inscription thessalienne, et deux ou trois des plus anciennes inscriptions chalcidiennes.

Depuis la publication des *Necrocorinthia*, deux trouvailles importantes ont eu lieu, l'une à Ithaque, l'autre à Corinthe.

En 1932, les fouilles anglaises d'Ithaque ont mis à jour, à Aetos, un abondant gisement de poteries protocorinthiennes, où l'on peut suivre l'évolution de cette industrie, de ses débuts à son plein épanouissement ; et, parmi ces poteries, une sorte de lécythe de forme insolite, décoré d'une frise d'animaux, et qui porte, vers le milieu de sa hauteur, peinte autour du col, de gauche à droite, la signature Κα(λ)λιχλῆας ποιῶσε³. Ce serait le premier vase « protocorinthien » signé, s'il ne fallait pas faire, à son sujet, les mêmes réserves que pour le vase de Pyrrhos : il s'agit vraisemblablement d'une imitation locale. « The fabric and style point to an Ithacan workshop, imitating Protocorinthian of the early seventh century » (Payne). Son témoignage, non plus que celui du vase de Pyrrhos, ne saurait donc être retenu dans le débat qui se poursuit sur le site des ateliers « protocorinthiens » proprement dits.

1. Johansen, fig. 113, p. 171 (photo, d'après Tarbell, *Rev. Arch.*, 3^e série, XL [1902], p. 41-46) ; fac-similé chez Ribezzo (*R. I. G. I.*, III [1920], p. 244-245, n^o 3), qui attribue le vase à Cumès. — Discussion chez Tarbell et chez Ribezzo (voir aussi p. 237-241) sur la forme du γ. Sur le maintien du digamma et la forme du génitif, il faut donner raison à Buck, *Rev. Arch.*, 1902, p. 47-48. — Sur l'origine béotienne du vase, Johansen (p. 171) et Payne (p. 39, n. 2) se rangent à l'avis de Furtwängler (*Aegina* [1906], p. 477, n. 2). Sur les nombreuses imitations que le succès de la poterie « protocorinthienne » a suscitées en Attique, en Béotie, en Argolide, à Rhodes, à Cumès et ailleurs, voir Johansen, p. 173-178.

2. « The epigraphic evidence cancels out : we may discover from it where the artist who painted a particular vase learnt his alphabet, but not where he painted the vase » (Payne, p. 39).

3. D'après une notice et deux photos communiquées par Heurtley, le vase est signalé en 1933 par Karo (*Jahrbuch*, XLVIII, col. 235-238 de l'*Anzeiger*, et fig. 11), par Payne (*J. H. S.*, LIII, p. 283 et fig. 9), par Blegen (*A. J. A.*, XXXVII, p. 156-157, et fig. 4, p. 301) et par Béquignon (*B. C. H.*, LVII, p. 268-269 et fig. 27) ; le fac-similé de l'inscription procuré par Heurtley est donné par Karo et Payne.

L'écriture et la langue¹ de l'inscription nous semblent pouvoir être rapportées, comme la fabrication même du vase, à Ithaque.

L'écriture est donnée comme « corinthienne » par les archéologues qui décrivent sommairement le vase d'après la notice de Heurtley. Elle présente, en effet, **M** pour σ , **S** puis ξ pour ι ². Mais l'usage simultané du tsadé et de l'iota brisé caractérisent un grand nombre d'alphabets archaïques, entre autres (pour ne rien dire de Théra et de Mélos) ceux de Phlionte, de Corinthe (avec Oinoé et Krommyon) et de Coreyre, ceux aussi des colonies achéennes et d'Ithaque ; en particulier, l'iota à quatre branches est connu à Ithaque comme à Corinthe³. D'autre part, les deux ϵ sont notés **E**. Certes, dans les inscriptions céramiques de Corinthe, pareille exception à l'orthographe usuelle (**E** pour ϵ , **B** pour ϵ , η) n'est pas absolument sans exemple⁴. Mais, à Ithaque comme dans tous les établissements achéens, la notation de ϵ , η par **E** est, au contraire, la règle⁵.

L'ouverture de $\bar{\epsilon}$ en \bar{a} dans $\pi\omicron\bar{\alpha}\sigma\epsilon$ (peut-être favorisée par la position de $\bar{\epsilon}$ après voyelle)⁶ n'a jusqu'ici de parallèle qu'en éléen⁷. On a montré ailleurs⁸ que, pour Sicyone, pareille prononciation de $\bar{\epsilon}$ n'est pas établie ; l'alphabet, au reste, exclurait aussi bien Sicyone qu'Olympie comme patrie de Kallikléas. Rien donc, dans l'ouverture de $\bar{\epsilon}$, qui fasse pencher pour Corinthe plutôt que pour Ithaque. Rien, non plus, dans la chute du digamma intervocalique ($\ast\pi\omicron\bar{\alpha}\sigma\epsilon$), qui a pu intervenir également tôt ici et

1. P. Kretschmer, *Glotta*, XXIV [1936], p. 63, signale l'inscription en soulignant la chute du **F**, l'absence d'augment et l'ouverture de η en $\bar{\alpha}$ dans $\pi\omicron\bar{\alpha}\sigma\epsilon$, mais sans poser la question de l'origine dialectale du texte.

2. Sur la coexistence des deux formes en corinthien, voir plus bas, note 3, p. 106. Il est vraisemblable qu'elles ont coexisté aussi dans d'autres alphabets, pour lesquels nous n'avons pas l'équivalent de notre documentation, riche et variée, sur Corinthe.

3. Autant, du moins, que le tracé malhabile des lettres le laisse apparaître sur nos deux seules inscriptions archaïques d'Ithaque, *I. G.¹, IX¹, 653* : **ΤΟΞ** [χ : $\epsilon\rho\omicron\sigma\tau\omicron\iota$], et 655 : **ΗΣΑΡΟΜ**.

4. Sur une des tablettes votives du Poséidonion : $\ast\text{A}\sigma\bar{\omega}\pi\acute{\omicron}\delta\delta\omicron\rho\omicron\varsigma$ **ΕΜΒ** $\acute{\alpha}\nu\acute{\epsilon}\theta$ [$\bar{\epsilon}\chi\epsilon$] (*I. G.¹, IV, 225*; lecture assurée, cf. Payne, *J. H. S.*, LIV [1934], p. 170, n. 20) ; sur deux métopes de Thermos : **ΝΟΦΔΖΙΧ** ($\chi\epsilon\lambda\acute{\iota}\delta\bar{\epsilon}\bar{\omega}\nu$) ; *I. G.², IX¹, 86, 1*), **ΔΡ.ΤΕΜ** ($\chi\acute{\alpha}\rho\iota$: $\tau\epsilon\varsigma$) ; *ibid.*, 86, 2 ; mais ici la forme « occidentale » du χ dénonce assez un peintre étranger à Corinthe, voir plus bas, p. 113) ; au total, extrêmement peu d'exemples, en regard des 50 à 60 tablettes votives du Poséidonion, et des 40 à 50 vases, où l'emploi de **B** pour ϵ , η est constant. (Le vase trouvé à Corinthe et portant sur l'anse **ΕΥΚΝΕ**, publié par Powell, *A. J. A.*, VII [1903], p. 28-29, est-il corinthien?)

5. *I. G.¹, IX¹, 653* : $\mu\epsilon$ **Ε** [$\pi\acute{\omicron}$] **Ε** [σ] [$\alpha\nu$]. — Dans le groupe corinthien même, **E** s'emploie pour ϵ , η à Phlionte, pour ϵ à Cléones.

6. Une voyelle (ϵ , ι , $\epsilon\iota$, \omicron notamment) exerce en attique une action ouvrante sur $\ast\bar{a}$ issu de $\ast\bar{a}$ et qui revient à \bar{a} ($\gamma\epsilon\nu\acute{\epsilon}\bar{\alpha}$, $\kappa\alpha\rho\delta\bar{\iota}\bar{\alpha}$, gén. $\acute{\alpha}\lambda\theta\epsilon\iota\bar{\alpha}\varsigma$, $\acute{\epsilon}\nu\omicron\iota\bar{\alpha}\varsigma$; Schwyzler, *Gr. Gr.*, I, p. 187-189). Une voyelle ($\epsilon\iota$, \omicron notamment) exerce en éléen une action ouvrante sur $\bar{\epsilon}$ qui passe à \bar{a} (optatif 3^e pl. $-\epsilon\iota\alpha\nu$, $-\omicron\iota\alpha\nu$; *Mélanges Ernout* [1940], p. 226 et n. 2).

7. Bechtel, *Gr. Dial.*, II, p. 829 ; Thumb, *Handbuch*, I², p. 239. Peut-être y a-t-il, en dorien de Crète aussi, des indices d'une prononciation ouverte de $\bar{\epsilon}$ (Kretschmer, *Glotta*, XII, p. 184).

8. *R. É. A.*, XLV [1963], p. 191-193.

là¹. Si l'absence d'augment n'est pas un simple lapsus, elle ne s'explique que comme une insolite « élégance »²; il y a d'ailleurs quelque chose de plaisant dans cette association d'une forme poétique, témoignant de prétentions littéraires, et d'une prononciation provinciale, naïvement notée.

La finale $-x\lambda\acute{\epsilon}\bar{\alpha}\zeta$ admet deux interprétations. Ou bien il s'agit de $-x\lambda\acute{\epsilon}F\eta\zeta$, avec chute du F intervocalique, et ouverture de η en $\bar{\alpha}$ (qui ne se contracte pas avec ϵ précédent)³; c'est l'explication que nous préférons, parce qu'elle éclaire à la fois et pareillement $\pi\acute{o}\bar{\iota}\bar{\alpha}\sigma\epsilon$ et $-x\lambda\acute{\epsilon}\bar{\alpha}\zeta$. — Ou bien il s'agirait de la finale d'hypocoristique $-\acute{\epsilon}\bar{\alpha}\zeta$: les noms en $-x\lambda\acute{\epsilon}F\eta\zeta$ avaient, on le sait, des doublets familiers en $-x\lambda\omicron\zeta$ et en $-x\lambda\acute{\epsilon}\bar{\alpha}\zeta$, ces derniers très fréquents en thessalien, bien connus aussi en béotien, en phocidien, en loerien, en étolien⁴. Cette seconde interprétation, dans la mesure où elle nous oriente vers la Grèce du Nord-Ouest, nous inclinerait plutôt encore vers Ithaque que vers Corinthe. Mais elle amènerait aussi à confronter avec notre $K\alpha(\lambda) \lambda\iota x\lambda\acute{\epsilon}\bar{\alpha}\zeta$ l'inscription de l'Héraklès Benaki: $\acute{\eta}\bar{\epsilon}\rho\alpha x(\lambda)\acute{\epsilon}\bar{\alpha}\zeta$, dont l'origine pose des problèmes non résolus⁵.

Alphabet et dialecte rendent, au total, l'attribution de Kallikléas à

1. Pour Corinthe, Bechtel, II, p. 218-219, et Thumb², I, p. 129-130; voir aussi plus bas, note 2, p. 108. — Pour le groupe achéen, il faut tenir compte de la pauvreté de nos données (Bechtel, II, p. 872; Thumb², I, p. 232); le seul exemple de F intervocalique conservé figure dans la dédicace métrique Schw., 430 (Céphallénie, vi^e siècle); à Ithaque, dans l'inscription I. G.³, IX¹, 336, les restitutions $[h\iota] \epsilon\rho\omicron\pi\omicron[o\iota]$ et $\acute{\epsilon}[\pi\acute{o}] \bar{\epsilon}\sigma[\alpha\nu]$, qui attesteraient la chute de F et la réduction subséquente de $\omicron\iota$ à \omicron en hiatus, ne peuvent passer pour sûres, étant donné l'état de la pierre.

2. Kretschmer se demande s'il ne s'agit pas d'un début d'hexamètre: $-\upsilon\upsilon | -\upsilon\upsilon | -\upsilon\upsilon \dots$. Il faut, à tout le moins, considérer la forme sans augment comme un homérisme.

3. * $-x\lambda\acute{\epsilon}F\eta\zeta > *x\lambda\acute{\epsilon}F\bar{\alpha}\zeta > *x\lambda\acute{\epsilon}\bar{\alpha}\zeta$, ou * $-x\lambda\acute{\epsilon}F\eta\zeta > *x\lambda\acute{\epsilon}\eta\zeta > *x\lambda\acute{\epsilon}\bar{\alpha}\zeta$. Sur la non-contraction de $\acute{\epsilon}\bar{\alpha}$, cf. Buck², p. 36.

4. Buck², p. 121; Bechtel, I, p. 170, 269, II, p. 24, 59, 117; Thumb², I, p. 279, 296, 309. C'est ainsi qu'on rencontre le nom de $K\alpha\lambda\lambda\iota x\lambda\acute{\epsilon}\bar{\alpha}\zeta$ à Gonnoi et à Larisa (Pélasgiotide), à Pharsale (Thessaliotide), à Thèbes et à Halos (Phthiotide), à Lilaia (Phocide), etc.

5. Statuette d'Héraklès en bronze, de provenance inconnue, publiée par H. Payne (J. H. S., LIV [1934], p. 163-174), qui croit pouvoir la dater, avec une extrême précision, de 480 ou des deux ou trois années qui précèdent. Sur la face interne de la jambe gauche a été incisé dans le bronze, de droite à gauche, d'un ciseau maladroit, le nom du héros représenté: $\acute{\eta}\bar{\epsilon}\rho\alpha x(\lambda)\acute{\epsilon}\bar{\alpha}\zeta$ (omission du lambda; ou hypocoristique 'Hρακλέας à côté de 'Hρακος, 'Hράκιων, comme Γλαυκέας à côté de Γλαύκος, Γλαύκιων, etc.?) Écriture: Σ pour σ , E pour ϵ , mais B pour η ; cette dernière lettre oriente soit vers Mégare, soit vers le groupe corinthien: Corinthe (avec Oinoé et Krommyon), Cléones, Corcyre, A Cléones (I. G.³, IV, 1607, avec fac-similé = Schw., 129), B note η et E note ϵ (mais σ est encore M); à Corinthe, l'emploi accidentel de E pour ϵ est très rare au temps où s'emploie encore le tsadé (inscriptions céramiques; voir note 4, p. 104). B apparaît encore au temps où s'emploie déjà le sigma (Meritt, 22 = Schw., 126 a), avec la double valeur de ϵ , η , puis il disparaît au profit de E (I. v. O., 253); si notre texte est corinthien, il se situerait dans cette période de transition. Mais, même si c'est un Corinthien qui a gravé le nom d'Héraklès sur la statuette dont il était l'auteur, ou le propriétaire, ou le dédicant, et si, par suite, 'Hρακλέας se trouve attesté à Corinthe à côté de la forme 'Hρακλήης (seule connue par les vases, voir note 2, p. 108), il n'en résulte nulle présomption particulière en faveur du caractère corinthien du nom $K\alpha\lambda\lambda\iota x\lambda\acute{\epsilon}\bar{\alpha}\zeta$.

Ithaque au moins aussi probable que son attribution à Corinthe. L'archéologie, si elle confirme le jugement de Payne, doit faire pencher nettement la balance en faveur d'Ithaque.

Vers le même moment, les fouilles américaines du quartier des potiers à Corinthe mettaient à jour, au milieu d'un amas de débris céramiques, deux fragments d'un grand skyphos inscrit de style protocorinthien géométrique¹. Agnes Newhall Stillwell les publiait dès 1933². Les lettres sont incisées, non peintes ; mais elles sont si nettes, écrit l'éditeur, qu'il semble qu'il y ait eu nouvelle cuisson après incision : l'inscription serait, à très peu près, contemporaine du vase. L'écriture, tracée de gauche à droite, est soignée et régulière ; l'alphabet est corinthien, avec ξ pour ι³, Μ pour σ, Β pour ε et pour η, Χ pour ζ, C pour γ, ϑ pour λ, etc. Le texte se présente ainsi⁴ :

(a) ---] Εὐάνταξ : Χα[---
 ---]ξεῖαξ : Ἀνγάριος[---

1. Dans le débat sur le site des ateliers protocorinthiens, le lieu même de cette découverte a plus de poids que le caractère corinthien de l'inscription.

2. *A. J. A.*, XXXVII, p. 605-610 (photo, p. 606). Texte signalé par P. Kretschmer (avec quelques brèves remarques) dans *Glotta*, XXIV [1936], p. 62-63. — Un troisième tesson (c) provenant d'un autre skyphos inscrit, et d'une main différente, est publié (avec photo) p. 607 ; il ne subsiste de l'inscription, tracée de gauche à droite en alphabet corinthien, que les quelques lettres ---]λεος[--- ; s'il s'agit d'un nom propre, ce n'en peut être la fin (-λέως est ionien-attique !), mais on peut imaginer un certain nombre de restitutions : Κ]λεος[θένεξ, Κ]λεος[τρατος, etc.

3. C'est, à Corinthe, la forme la plus ancienne de cette lettre. Dans l'ensemble d'inscriptions sur vases rassemblé par Payne (*Necrocor.*, p. 161-169, n^{os} 2-74) et appartenant aux trois groupes « early corinthian », « middle corinthian », « late corinthian I » (que Payne date respectivement de 625-600, 600-575 et 575-550), la répartition des diverses formes de ι se présente comme suit :

	ξ	ξ	ς	<	ι
Early Cor.		22	1 (n ^o 2)		
Middle Cor.		25		1 (n ^o 18)	2 (n ^{os} 14, 17)
Late Cor. I	5 (n ^{os} 24, 25, 32, 34, 36)	66	27	1 (n ^o 60)	3 (n ^{os} 49, 67, 68)

Il est fréquent qu'un même vase présente deux formes différentes :

ξ et ς : n^{os} 2 (early cor.) ; 37, 38, 39, 46, 48, 61, 62, 67 (late cor. I) ;

ξ et ξ : n^o 25 (late cor. I) ;

ξ et ς : n^o 34 (late cor. I) ;

ξ et ι : n^{os} 14, 17 (middle cor.) ; 68 (late cor. I),

voire trois formes :

ξ, ξ et ς : n^o 66 (late cor. I) ;

ξ, ς et < : n^o 60 (late cor. I).

De plus, une variante oblique de l'iota rectiligne apparaît sur une hydrie du milieu du vi^e siècle (n^o 50) dans +ΟΡΟϑ (Χορῶι).

4. Dans les deux fragments, vestiges d'une ligne au-dessus de la première qui nous est conservée. — Fragment (a) : à la dernière ligne, après χαί, amorce d'une lettre qui peut être λ, μ, ν ou σ. — Fragment (b) : après le second ε de]τελε, amorce d'une autre lettre (bas d'une haste verticale) ; avant λεξ ; partie inférieure d'une haste verticale qui ne peut guère appartenir qu'à un υ : lire]υλεος ou]υ(λ)λεος.

--]αυφιος : Σὸνλῆς :]--	(b) ---]τελεε[---
--]χλιδῶς : Ἀμύντᾶς[---	---]λος : X[---
--]τοὶ ΜάλεϚ : καί[---	---]Χαιρία[---

Il paraît s'agir d'une dédicace collective¹. Sur les noms de cette liste², aux quelques observations de l'éditeur et de P. Kretschmer, on peut ajouter la remarque suivante. On n'aperçoit guère, pour ...]αυφιος d'autre restitution possible que [λερμ]αυφιος, reposant sur *Ἑρμαφ-φιος, nom théophore dérivé d'une forme *Ἑρμαφφος du nom d'Hermès³. Un texte de loi de Gortyne (v^e siècle)⁴ et une série d'épithaphes thessaliennes (iv^e-ii^e siècle)⁵ nous font connaître la forme Ἑρμα(φ)ος; le doublet à gémination expressive⁶ *Ἑρμαφφος est méconnu depuis un tiers de siècle dans l'épithape lariséenne du ii^e siècle : Πουτάλῃ | Ἀντικρατεῖᾱ. | Ἑρμάου χθονίου, où Kern (*I. G.*¹, IX¹¹ 716; suivi par Schwyzer : 584. 21) lit Ἑρμάου, en place de Ἑρμάου que lisait Lolling (suivi par Fick : *G. D. I.*, 1300, et par Hoffmann⁷); la reproduction de l'estampage, fournie par Kern, n'infirme pas la lecture de Lolling; d'autre part, le suffixe -ιος ne s'explique pas dans *Ἑρμαιος, nom divin⁸, alors que Ἑρμαυος s'explique aisément à partir de *Ἑρμαφφος.

1. Soit à une divinité, soit à une personne; dans ce dernier cas, rapprocher le vase d'Ainèta (Payne, p. 162, n° 5). À la dernière, ligne de (a), τοὶ a plus de chances d'être un nominatif pluriel (τοὶ) qu'un datif singulier (τῷ).

2. Dans le fragment (b), -τελε- peut appartenir soit au premier terme (τηλε-, τελε-, τελεσι-), soit au second terme (-τέλης) d'un composé; Χαιρία[...] peut être aussi bien Χαίριᾶ[δᾶς] que Χαίριᾶ[ς]. Dans le fragment (a), -κέας appartient à l'un des nombreux hypocoristiques comme Ἀρκέας, Γλαυκέας, Λυκείας, Νικέας, etc.

3. Sur les noms théophores en -ιος, voir Fränkel, Pauly-Wissowa, XVII¹¹ [1935], 1640. — Sur les formes du nom d'Hermès, voir notamment Pauly-Wissowa, VIII¹¹ [1912], 738; Boisacq, *Dict. étym.*, p. 282, n. 3; K. Meister, *Hom. Kunstsprache* [1921], p. 154 et 254; Liddell-Scott, s. u.; M. P. Nilsson, *Gesch. der gr. Religion*, I [1941], p. 474 et n. 3. Seuls les ouvrages qui se réfèrent, directement ou indirectement, aux publications d'inscriptions thessaliennes antérieures à 1908 font état de la forme Ἑρμαυος, écartée par Kern dans les *I. G.* (voir ci-dessous). — Sur l'étymologie, prise de position nette chez Nilsson.

4. Schw., 179 a : [... ὄνομαίνοντα τὸν] Ἀπέλλωνα καὶ τᾶν Ἀθῶν[αίαν καὶ τὸν Ἑρμαυον... (l. 2-3).

5. Au tome IX¹¹ [1908] des *I. G.*, une quinzaine d'exemples du datif Ἑρμάου χθονίου à Larisa (iv^e siècle : 710, 715; iii^e siècle : 638, 695, 698, 708, 881 b; ii^e siècle : 725; autres exemples non datés : 687, 848, 903, 999 à 1003) et d'autres à Crannon en Pélasgiotide (471), à Triikka en Hestiéotide (307 : iv^e siècle), à Phalanna en Perrhébie (1266). Des exemples nouveaux sont apportés par diverses publications plus récentes.

6. Sur la gémination dans les hypocoristiques, voir Fränkel, Pauly-Wissowa, XVII¹¹ [1935], 1640-1642, en particulier 1641 (sur -FF-); cf. aussi Schwyzer, I, p. 224. Exemples : thess. Ἀλεῦσας, Κλεῦσας (de *Ἀλέφφας, *Κλέφφας, hypocoristiques de composés tels que *Ἀλέφανδρος, *Κλέφανδρος : Bechtel, I, p. 138), créet. (Hiérapytna) Φαῦος (de * Φάφφος : Bechtel, *Hist. Personennamen*, p. 436), etc.

7. Mais, si Hoffmann (*Gr. Dial.*, II [1893], p. 33, n° 36) écrit bien Ἑρμάου χθονίου, il se méprend (p. 437, § 164) sur l'interprétation et explique thess. Ἀλεῦσας par *Ἀλέφφας, Ἑρμαυος par *Ἑρμαφφος.

8. La révision de Kern « ex ectypo Philii », dans *I. G.*¹, IX¹¹, 695 (Larisa, iii^e siècle), a fait disparaître la fausse lecture Ἑρμάου χθονίου (*G. D. I.*, 357; Hoffmann d'ailleurs y voyait un lapsus pour Ἑρμα(ύ)ου) et a rétabli Ἑρμάου. — Cependant, Kern réintroduisait Ἑρμάου ailleurs, dans sa correction du texte 716.

Sur ¹Ερμα(φ)ος (sans gémiation) repose le nom théopcore ¹Ερμα(φ)ιος¹; sur ²Ερμαφφος (¹Ερμαφος, Larisa), le nom théopcore ²Ερμαφφιος (¹Ερμαφιος) dont notre texte nous paraît fournir le premier exemple. — Il n'est pas sûr, d'ailleurs, que le digamma du texte continue directement l'ancien groupe -ff-; ²Ερμαφφιος est devenu ³Ερμαφφιος, puis sans doute ⁴Ερμαφιος : dans notre inscription déjà, Σδκλῆς (de ⁵Σᾶφοκλέφης ou ⁶Σωφοκλέφης) a perdu ses digammes intervocaliques, et les hiatus résultants ont été résolus par des contractions². Mais, après une diphtongue en -ou en hiatus à l'intérieur d'un mot, un φ de transition devait se prononcer et a été souvent noté³; cette notation, il est vrai, est loin d'être constante : elle ne figure pas, par exemple, dans Εδάντᾶς; au reste, la succession de trois voyelles en hiatus dans ¹Ερμαφιος pourrait expliquer ici, s'il en était besoin, cette différence.

On sait que, dans le groupe dialectal corinthien⁴ (Oinoé⁵, Sicyone⁶, Corinthe; colonies⁷), l'ancienne diphtongue ou s'est, par assimilation, assez tôt réduite à un *ō* fermé pour que, plus de deux siècles avant l'introduction de l'écriture ionienne, la graphie ou ait pu noter un *ō* fermé résultant de contraction (*o* + *o*) ou d'allongement compensatoire. Nous voudrions marquer ici, en examinant les rares exemples archaïques proprement corinthiens, qu'il a, cependant, toujours existé à Corinthe, pour noter cet *ō* fermé, des flottements entre *ō* et ou⁸. — *Inscriptions*

1. Ainsi que le groupe des noms thess. ¹Ερμαίουν (Larisa), béot. ²Ερμαίωνδᾶς (Akraiphia), etc. (Bechtel, *Hist. Personennamen*, p. 163).

2. Sur le φ en corinthien, Bechtel, II, p. 217-221; Thumb², I, p. 129-130. Sur les vases corinthiens, φ intervocalique est presque aussi souvent omis que noté; ainsi, pour s'en tenir au recueil de Payne: Τρόφιλος (14), mais Τρόλιος (20); Φιλόφωρος (4) et Λάφοπιλέμος (39), mais Μενέ(λ)ᾶς (5), Πρωτεσιλάᾶς (27), [...]σίλας (58), Λαδᾶμάς (59); à côté de formes à φ conservé (surtout entre voyelles de timbres différents): Ἀλκινόφᾶ (2), Αἰφᾶς (6, 7, 8, 9, 13, 35, 43), Διδαίφων (8), Ὀρίφων (27), les noms en -κλῆς présentent toujours amuïsement et contraction, Ἡρακλῆς (2, 4, 8), Ἡ(π)ποκλῆς (13), à quoi il faut ajouter maintenant la signature du potier Ἐχελῆς (*A. J. A.*, XXXV [1931], p. 10); etc. L'incertitude des datations archéologiques, la variabilité des orthographes d'un peintre à l'autre et, chez un même peintre, d'un mot à un autre, enfin le fait qu'il s'agit ici uniquement de noms propres, rend vain tout effort de classement chronologique.

3. Sur les vases corinthiens: Εἰσαρχος (Payne, n° 42), [...]ύφων (n° 59). Voir *R. É. A.*, XLV, p. 194, n. 7.

4. Pas d'exemple jusqu'ici pour Phlionte. Dans *I. G.*¹, IV, 439, s'il faut lire τούτοις (fragment a), il s'agit, en tout cas, étymologiquement, d'une diphtongue ou; on ne sait s'il faut lire dans le fragment (b) τὸν ἠόρϕων ou τὸς ἠόρϕος (accus. pl. avec notation *ō* de la longue). Les nouveaux fragments publiés par R. L. Scanton (*Hesperia*, V [1936], p. 235-246) n'apportent rien à cet égard. (On notera en passant que, dans le n° 8 de Scanton, il n'est nul besoin de couper [...]ν πρότα σ[...] et de dénoncer (p. 238) « an ionic force at work in this region »; il suffit de couper [...]ν πρό τᾶς[...] pour trouver du dorien). — Pas d'exemple non plus, jusqu'ici, pour Cléones. — Il n'est donc pas établi que la graphie ou ait appartenu aux deux villes corinthiennes des confins argiens.

5. *I. G.*¹, IV, 414 = Schw., 125. 1 : Δροπύλου τότε σᾶμα.

6. Voir *R. É. A.*, XLV, p. 193.

7. Exemples à Coreyre (vi^e siècle; épitaphes : Schw., 133. 1; 133. 2; 134), à Leucade (dédicace : Schw., 143), à Akraï (v^e s.; épitaphe : Schw., 146).

8. La graphie *ō* se rencontre à Cléones (Schw., 129 : ἀπ' ἰαρό δᾶμοιτέλος), peut-être à

lapidaires¹ : Ξενύλλου (épitaphe, vi^e/v^e siècle : Meritt, 28) ; ... ε[̄]νεαα τοῦ πο[̄]λέμου (Olympie, dédicace métrique non antérieure à 457 : *I. v. O.*, 253)² ; exemples contraires : ... στράτῳ τὸ σ[̄]μα (épitaphe archaïque : Meritt, 61) ; ... ἄστου Κορινθῶ (Salamine, épitaphe métrique, non antérieure à 480 : Schw., 126)³. — Bronzes inscrits⁴ (l'attribution à Corinthe n'est sûre pour aucun) : [Διὸς] Ὀλυμπίου (Olympie, pointe de lance : *I. v. O.*, 699)⁵ ; Ἀμῶν Σῶνῶου Βοῶσῶνι (grenouille du musée de Berlin : *I. G.*¹, IV, 357)⁶ ; exemple contraire : τῷ Διὸς ἔμι (Olympie, casque : *Jahrbuch*, LVI [1941], p. 79 et fig. 44-45)⁷. — Inscriptions céramiques. Aucun exemple de ου⁸ ; exemples contraires⁹ : ... [μῶ] ἔμι (tablette votive gravée du Poséidonion : *I. G.*¹, IV, 326)¹⁰ ; ποτ' ἄφῶς (indications de pose gravées avant cuisson sur les chéneaux de Calydon : *I. G.*², IX¹, 152)¹¹ ; notre texte apporte un troisième exemple avec le génitif Μαλῆφῶ.

Notre inscription ne présente pas d'*ē* long secondaire (corinthien **Ξ**).

Phlonte (*I. G.*¹, IV, 439 b : τὸς ἡὸρφῶς? Lecture peu sûre, voir ci-dessus, n. 4), à Anactorion aussi (Schw., 140 : τὰς αὐτῶ γὰς).

1. Renvoi, pour les pierres trouvées à Corinthe, à B. D. Meritt, *Corinth*, VIII¹ [1931] ; les textes 28 et 61 sont en écriture corinthienne archaïque avec **B** pour ε (28), **M** pour σ (61).

2. Dédicace de la ligue lacédémonienne (Pausanias, V, 10, 4) ; sous le dernier vers, vestiges d'une mention des Corinthiens : ... Κορ[ινθ]ῶ[ν]. Ni l'alphabet (qui est du type oriental : X pour χ) ni le dialecte (gén. sg. -ου) ne sont laconiens ; la graphie ου a fait attribuer la gravure du texte à un Corinthien (Kirchhoff). Mais il ne subsiste aucune particularité caractéristique de l'ancien alphabet corinthien : l'iota est rectiligne (|), ε est noté **E**, ει (dans ἔχεται) est noté **E|** ; il n'y a pas de σ dans le fragment conservé.

3. Écriture : **B** pour ε, | pour ι, **M** pour σ, **Q** corrigé en **K**.

4. On ne saurait tenir compte ici du strigile du British Museum (v^e siècle : *I. G.*¹, IV, 355) portant le nom de Κα(λ)ίστρατος | Διοδώρου Κο[ρι]νθῆιος, puisque l'oméga y dénonce l'influence de l'orthographe ionienne, et que l'écriture ne présente aucune caractéristique corinthienne.

5. Attribution à Corinthe (Kirchhoff) à cause de l'écriture (**M** pour σ) et de l'orthographe (-ου pour ὀ fermé). L'iota est rectiligne. L'inscription pourrait aussi bien provenir de Siccyone, de Corcyre ou d'ailleurs.

6. Attribution à Corinthe (Fränkel) à cause de la forme particulière **N** du β, dont on connaît quelques exemples en pays corinthien (*I. G.*¹, IV, 354 : feuille d'or provenant, dit-on, de Corinthe ; cratère corinthien de Cacre : Payne, *Necrocor.*, p. 168, n^o 65 ; épitaphe d'Anactorion, v^e siècle : Schw., 140), aussi bien qu'à Sélinonte ou à Mélos. Mais l'écriture ne présente aucune autre caractéristique corinthienne : | pour ι, ξ pour σ.

7. Écriture de type corinthien : **Σ** pour ι, **M** pour σ, **E** pour ε (εἰμι) ; pourrait aussi appartenir, par exemple, à Phlonte.

8. Dans Φοῦς (Payne, p. 161, n^o 4) et dans Φρούπιος (p. 169, n^o 70), il semble qu'il s'agisse d'une ancienne diphtongue ου.

9. On ne saurait tenir compte ici de la borne de Calydon Ἀπόλωνος Λαφρῶ (*I. G.*², IX¹, 149), qui n'est pas corinthienne, mais étolienne (voir p. 113).

10. Écriture corinthienne archaïque (de droite à gauche) : **Ξ** pour ει (εἰμι), **ξ** pour ι.

11. Décoration céramique corinthienne de l'Artémision de Calydon ; marque de la place des chéneaux sur les façades ouest (ποτ' ἑσπέρας) et est (ποτ' ἄφῶς) ; contraction de *ἄφῶς : hom. ἠφῶς). Ces inscriptions (fig. 37 à 40 dans le rapport de F. Poulsen et K. Rhomaios : *K. D. Vid. Selsk., Hist. fil. Medd.*, XIV-3, 1927) sont en alphabet corinthien : **B** pour ε, | pour ι, **M** pour σ.

Cependant, dans le nom qui se termine par ...]κλιδῶς, comme dans le Χαρικλιδῶς du vase d'Ainéta (VII^e siècle)¹, il ne faut sans doute pas voir un dérivé d'hypocoristique en -κλος², mais un nom en -κλειδῶς (c'est la seule forme usitée en grec)³, avec notation *accidentelle*⁴ par ι de l'ε très fermé issu de la diphtongue ei; autres exemples : Φιδιῶς sur un aryballe corinthien du VI^e siècle⁵, Ποτιδῶν sur deux tablettes votives du Poséidonion⁶, ιμι dans l'épithaphe de Patroklès à Krommyon⁷.

L'éditeur date le skyphos du troisième quart du VIII^e siècle; ni l'écriture ni la langue du texte n'y contredisent, mais l'une et l'autre s'accommoderaient aussi bien d'une date sensiblement plus basse. Il n'est d'ailleurs pas absolument certain que l'inscription soit contemporaine du vase. Si elle date vraiment du VIII^e siècle, c'est non seulement le plus ancien texte corinthien, mais encore, avec les vases géométriques inscrits de l'Hymette⁸, un des premiers documents sur l'alphabet grec⁹.

IV

NOTE SUR L'ALPHABET ÉTOLIEN ARCHAÏQUE

L'Étolie est, à ce jour, une des régions de la Grèce les plus pauvres en textes antérieurs au III^e siècle. En particulier, on n'y a trouvé qu'un très petit nombre d'inscriptions en écriture préionienne, et il s'en faut que toutes soient étoliennes; nous y renvoyons dans ce qui suit par leurs numéros dans le recueil de G. Klaffenbach (*I. G.*², IX¹, fasc. I : 1932).

1. Payne, *Necrocor.*, p. 162, n^o 5 et fig. 70 (dessin); c'est, selon Payne (p. 287), un des plus anciens aryballes proprement corinthiens (milieu du VII^e siècle). Le rapprochement de notre ...]κλιδῶς avec Χαρικλιδῶς est fait par l'éditeur, qui écrit : « τ is used for εt as often on Corinthian inscriptions ». C'est trop dire.

2. Interprétation préférée par Kretschmer (*Gr. Vas.*, p. 36).

3. Bien entendu, béot. -κλειδῶς est issu phonétiquement de -κλειδῶς.

4. Il faut, ici, envisager comme possible une action analogique (au moins graphique) de l'ensemble des noms en -ιδῶς.

5. Payne, *Necrocor.*, p. 164, n^o 25, et p. 320-321 : ΦΞΔΞΑΜ (voir p. 106, n. 3).

6. *I. G.*¹, IV, 222, 276. Écriture archaïque : Β pour ε, ξ pour ι.

7. W. Peek, *A. M.*, LIX [1934], p. 44-45, n^o 7 : Πατροκλέος ιμι (écriture archaïque : Β pour ε, ξ pour ι, Μ pour σ). Mais, comme le note l'éditeur, il pourrait à la rigueur s'agir d'une orthographe propre à Krommyon : « Ob Verschreibung oder epichorische Eigentümlichkeit vorliegt, lässt sich nicht entscheiden. »

8. C. Blegen, *A. J. A.*, XXXVIII [1934], p. 10-28 et pl. I-II; ces vases sont plus anciens que le vase protoattique inscrit de l'agora d'Athènes que devait publier peu après T. L. Shear, *A. J. A.*, XL [1936], p. 193-194 et fig. 10.

9. Sur la date de l'introduction de l'alphabet en Grèce, on rappellera les discussions qu'ont publiées les revues américaines *A. J. A.*, XXXI [1927], p. 311-328 (Ullman), XXXVII [1933], p. 8-29 (Carpenter), XXXVIII [1934], p. 83-92 (Harland) et 359-381 (Ullman); *A. J. Ph.*, LVI [1935], p. 5-13 et 291-302 (Carpenter); *A. J. A.*, XLII [1938], p. 58-69 (Carpenter), 124-125 (Young) et 125-126 (Carpenter). — Les datations de l'épigraphie reposent presque toutes, pour les VIII^e, VII^e et VI^e siècles, sur celles de l'archéologie, qui ne sont, on le sait, ni unanimes ni immuables.

La plupart, d'ailleurs, n'ont été publiées que depuis 1919 : ni pour Lارفeld [3 1914], ni, à plus forte raison, pour Roberts ou Kirchhoff, ne se pose donc encore le problème de l'alphabet étolien archaïque.

Les données en sont à la fois rares et troubles.

A) Dans la première moitié du VI^e siècle, il est fait appel à l'industrie céramique corinthienne pour la décoration du temple d'Artémis Laphria à Calydon. Les chéneaux de terre cuite peinte portent, sur leurs parties cachées, des inscriptions (152) gravées avant cuisson, destinées à faciliter l'assemblage : indication du côté (est, ouest) et numéro d'ordre¹. L'écriture (tracée de gauche à droite) est corinthienne : **Ξ** pour ε, **Ι** pour ι, **Μ** pour σ. Ces documents sont donc à exclusion de notre enquête.

B) Les sanctuaires d'Artémis Laphria à Calydon et d'Apollon à Thermos, édifiés entre le milieu du VII^e et le milieu du VI^e siècle, étaient l'un et l'autre ornés de métopes en terre cuite, peintes et inscrites, dont plusieurs ont été retrouvées². Les inscriptions (peintes) donnaient les noms des personnages représentés. L'écriture ne présente pas partout les mêmes caractères. On lit à Calydon : **ΤΡΟΖ...** (Τρῶϊ[λος], 153) ; à Thermos : **ΧΘΕΔΖΙΞΧ** (Χελιδόν, 86. 1), **↓ΑΡ.ΤΕΜ** (Χάρ[ι]τες, 86. 2), **ΕΞΡΖΜ** (Ἔρις, 86. 3), **ΟΠΟΠ** ([Φ]όλος, 86. 4), **...ΙΞΘ...** ([ΕΙ]λῆθ[υα], ou [ΕΙ]λῆθ[υα], 86. 5). On remarquera : l'emploi du tsadé (86. 2 ; 86. 3 ; 86. 4) et de l'iota brisé (à trois branches : 153, 86. 1, 86. 3 ; à cinq branches : 86. 3)³ ; la notation de ε par **Ξ** (86. 1, 86. 2) et, en revanche, celle de η ou ει par **Ξ** (86. 5) ; enfin et surtout, l'usage concurrent du χ « oriental » (X : 86. 1), et du χ « occidental » (↓ : 86. 2).

C) Les fragments d'une table d'argile, trouvée sur l'emplacement d'un sanctuaire voisin de Thermos, portent gravée, βουστροφηδόν, l'inscription votive Δῶρὸν Φυν' ἡιαρῶν ἄξε (93 et *addenda*). Le tracé est malhabile, la lecture malaisée ; certaines des lettres sont inversées ; l'iota paraît rectiligne, et le signe de l'aspiration fermé ; le ξ est « occidental » (X) ; ε est noté par le signe **Χ** couché⁴.

D) Un fragment de pithos, trouvé à Thermos, porte incisées sept

1. Cf. p. 109, note 11. Sur les quatorze fragments inscrits signalés par F. Poulsen et K. Rhomaios dans leur rapport préliminaire (*K. D. Vid. Selsk., Hist. fil. Medd.*, XIV, 3 [1927], p. 23-26), huit seulement sont publiés (sept dans le *Bericht*, un autre p. 81 des *C.-R. A. I.* de 1929), cinq seulement sont reproduits photographiquement (fig. 37 à 40 du *Bericht*).

2. Pour le fragment de Calydon, *Bericht* (voir note précédente), p. 22 et photo fig. 30, pl. XXIV. — Pour les trois premiers fragments de Thermos, G. Sotiriadis, *Πρακτικά*, 1899, 59, puis *Ἀρχ. Ἐφ.*, 1903, 71-96 (et pl. V pour Χελιδόν), puis t. II [1908] des *Antike Denkmäler* (pl. I, 1 ; LII A 2, 3) ; fac-sim. chez Röhl (*Imag.*³ [1907], p. 56) et chez Klaffenbach. — Pour les deux derniers fragments de Thermos, *Ἀρχ. Δελτ.*, II [1916], 187-188 ; pour [Φ]όλος, fac-sim. chez Klaffenbach.

3. Sotiriadis avait cru voir l'iota de Χάριτες, iota brisé (« ὀφιοειδής ») auquel la typographie des *Πρακτικά* donne trois branches, celle de l'Ἐφημερίς quatre ; mais rien n'en apparaît dans la figure des *Denkmäler*. « Quarta littera nunc evanuisse videtur » (Klaffenbach).

4. Photo chez Rhomaios, *Ἀρχ. Δελτ.*, VI [1920-1921], 65 ; fac-similé chez Klaffenbach.

lettres d'interprétation obscure (84), comprenant à deux reprises le signe X¹.

E) Borne de grès qui devait marquer, à Calydon, la limite des sanctuaires jumeaux d'Apollon et d'Artémis : Ἀπόλλωνος Λαφρό (149). Écriture (de gauche à droite) : tsadé, iota rectiligne².

F) Tablette de bronze, trouvée dans les fondations du temple d'Apollon à Thermos ; il subsiste les fins de trois lignes et, au-dessus, les vestiges d'une quatrième ; le texte (91. 1) n'est lisible et intelligible qu'en partie ; on y distingue les mots Ὀλόνηπι[ι]γος (l. 3) et Θρεμιών (l. 4). Écriture (de droite à gauche) : χ « occidental » (∨), sigma à trois branches (Σ), iota rectiligne (avec, peut-être, une variante >?), Ξ pour ε³.

G) Pierre funéraire, pays des Ὀριονεῖς ; épitaphe métrique gravée, de gauche à droite, autour de la pierre (197, p. 84) : ... ριγίνῶς τοι σᾶμα, φίλε Πολε[μαίε, πονε]θεῖ. Écriture : χ « occidental » (∨), sigma à quatre branches (ξ), iota rectiligne, Ξ pour ε et pour η⁴.

H) Dédicace incisée sur un cratère, Artémision de Calydon (150) : [Ἀρτά]μιδος ἠιαρός. Écriture (de gauche à droite) : signe de l'aspiration ouvert en haut et en bas, sigma à quatre branches ξ, iota rectiligne⁵.

Ces données nous paraissent appeler les remarques suivantes.

1. Le problème posé par les métopes inscrites de Thermos a plusieurs aspects⁶. a) Rien ne prouve que nous ayons partout affaire à des inscriptions contemporaines des peintures elles-mêmes ; certaines ont pu être, après coup, soit ajoutées, soit repeintes (et, éventuellement, remaniées dans leur écriture ou leur orthographe)⁷ ; ce qui inviterait à le supposer, c'est qu'il subsiste, sur la métope de Chélidon, des traces de lettres évanides qui contrastent avec la netteté du mot Χελιδόν et pourraient appartenir à un état plus ancien du monument⁸. On souhai-

1. On ne connaît ce texte que par une transcription de Sotiriadis, sans reproduction. Voir, dans cette *Revue*, t. XLV, p. 184, n. 4.

2. Photo chez Rhomaïos, Ἀρχ. Δελτ., X [1926], παραρτ. 39, fig. 14.

3. Fac-similé chez Klaffenbach.

4. Fac-similé (réproduit par Klaffenbach) chez Pappadakis, Ἀρχ. Δελτ., VI [1920-1921], παραρτ. 153, fig. 6.

5. Photo dans le *Bericht* (voir n. 1, p. 111), fig. 3, pl. III.

6. Je dois à l'obligeance de MM. P. de la Coste-Messelière et J. Audiat, au sujet des métopes de Thermos, d'utiles éclaircissements dont j'ai plaisir à les remercier ici.

7. Les éditeurs ne précisent pas si les inscriptions (ou certaines d'entre elles) sont ou non peintes avant cuisson (comme l'est la décoration elle-même, selon Sotiriadis, *Ant. Denkm.*, p. 5 du texte : « die Farben werden auf den frischen noch nicht gebrannten Ton aufgetragen worden sein »). Des repeints importants ont été constatés sur une au moins des métopes, celle des trois déesses assises (Sotiriadis, *ibid.*).

8. « Ἐλάχιστά τινα ἴχνη δεικνύουσιν ὅτι μετὰ τὸ ὄνομα Χ. ἠκολουθεῖ καὶ ἄλλη λέξις παρὰ τὰ νῶτα δὲ τῆς ἀπέναντι γυναικὸς ὑπάρχουσιν ἴχνη γραμματῶν πιθανῶς » (Sotiriadis, Ἀρχ. Ἐφ., 1903, 91). Les traces qui prolongent à gauche le nom de Chélidon n'appartiennent pas nécessairement à un autre mot : au cas où il y aurait eu repeint, le

terait un examen archéologique des métopes, orienté vers cet aspect du problème. — *b*) Rien, non plus, ne prouve que toutes les métopes soient de même date et de même origine. Les archéologues distinguent à cet égard les « grandes métopes » (parmi lesquelles celle de Chélidon) et les « petites métopes » (parmi lesquelles celles d'Iris et des Charites)¹; ils considèrent généralement les secondes comme plus récentes que les premières et admettent volontiers que les premières soient l'œuvre de céramistes corinthiens, les secondes d'artisans étoliens². — *c*) A supposer, enfin, que l'ensemble de la décoration céramique, à Thermos comme à Calydon, provienne d'ateliers corinthiens, rien n'empêche d'admettre, à Corinthe même, des divergences sensibles en matière d'écriture et d'orthographe. On se rappelle les flottements dans la notation de ε, ει, η sur les tablettes votives du Poséidonion³; on se rappelle la juxtaposition, sur un des plus anciens vases corinthiens (l'aryballe d'Ainéta), de + pour γ (Χαρικλιδῶς), Ξ pour ξ (Δεξιλος, Φρόξ)... et de + pour ξ (Ξένφῶν)⁴. Dans le nombre des artisans de Corinthe, beaucoup étaient peu lettrés; certains étaient sans doute étrangers, et, sous leur pinceau, les signes de leurs propres alphabets pouvaient, à l'occasion, se substituer ou se mêler aux lettres corinthiennes⁵. — On ne saurait donc légitimement faire usage des données du groupe *B* pour déterminer les caractères de l'alphabet étolien; c'est, au contraire, une connaissance moins lacunaire de cet alphabet qui permettra peut-être un jour de préciser utilement le problème des métopes étoliennes.

2. Si, comme l'aspect de la pierre invite à le croire, l'inscription Ἀπόλωνος Λαφρίο (*E*) est bien celle d'une borne, il est hautement invraisemblable qu'elle ait été gravée dans un autre alphabet que l'alpha-

nom pourrait n'avoir pas été tracé la seconde fois exactement au même endroit que la première.

1. Dimensions moyennes : 0^m91 × 0^m88 × 0^m07 pour les grandes métopes; 0^m85 × 0^m60 × 0^m04 pour les petites.

2. On date généralement les grandes métopes de la seconde moitié du viii^e siècle : Koch, *A. M.*, XXXIX [1914], p. 237-256, suivi par Pfuhl (*Malerei...* [1923], § 220, p. 219, et § 531, p. 492) et par Payne (*B. S. A.*, XXVII [1925-1926], p. 124-132; *Necrocor.* [1931], *passim*). — Sotiriadis avait supposé que les petites pouvaient être les plus anciennes (*Ant. Denkm.*, II [1908], p. 6-7 du texte : « ... eine Reihe kleineren Platten... die einem etwa gleichzeitigen oder wenig älteren Bau... gehörten »); Pfuhl, au contraire, les donne comme plus récentes peut-être (*Malerei...* [1923], p. 493 : « Auf den kleinen, vielleicht etwas jüngeren Metopen... »). Si l'on a supposé qu'elles proviennent d'ateliers locaux (ainsi Payne, *Necrocor.*, p. 160, à propos de l'inscription Χάρ[ι]τας : « the metop belongs to a group which is of local workmanship »), c'est, en grande partie, à cause des caractères particuliers de l'écriture; mais ceux-ci admettent, nous l'avons indiqué, d'autres explications.

3. Références à *I. G.*¹, IV : Ποταδῶν écrit trente et une fois avec ΕΞ (231), cinq fois avec Β (237, 238, 264, 265, 277), quatre fois avec ΒΞ (224, 270, 271, 272), deux fois avec Ξ (226, 276). Autres exemples de flottements entre Ε et Β : Πειραιόθεν écrit avec Β (329) et, inversement, ἐμὲ écrit ΕΜΒ (225).

4. Voir Payne, *Necrocor.*, p. 159 et p. 162 (n^o 5).

5. Cette diversité d'origines, révélée par les variétés de l'écriture, est frappante pour les ateliers « protocorinthiens » (voir, plus haut, III); elle se manifeste à un moindre degré, mais pouvait être attendue, *a priori*, pour les ateliers corinthiens eux-mêmes.

bet local. Inconsciemment sollicités par le caractère corinthien des décors céramiques inscrits de l'Artémision, Rhomaios, puis Klaffenbach, à cause du tsadé, la déclarent écrite en alphabet corinthien¹. Il faut, au contraire, partir du caractère évidemment étolien de ce texte et conclure qu'au VII^e ou au VI^e siècle l'alphabet étolien connaissait encore le tsadé. On sait² qu'en dehors de Théra, de Mélos et de la Crète le tsadé appartient non seulement à certains alphabets « orientaux » (Argolide occidentale, Corinthie avec Corcyre et Leucade, etc.), mais à certains alphabets « occidentaux » (Achaïe avec Céphallénie et Ithaque, etc.); on se rappellera, en particulier, qu'en Phocide une seule inscription archaïque (dédicace de l'autel de Crissa, VII^e siècle : Schw., 316) use encore du tsadé, toutes les autres ne présentant plus que le sigma. L'alphabet étolien est de type occidental³ comme l'alphabet phocidien, avec X pour ξ (texte C) et √ pour ζ (textes F, G)! Comme lui, il a connu le tsadé (texte E), très tôt disparu au profit du sigma (textes F, G). Ni en Phocide ni en Étolie, aucun témoignage sûr n'a encore été recueilli d'une forme brisée de l'iota antérieure à l'iota rectiligne⁴. Mais, en matière d'écritures archaïques, l'*argumentum ex silentio* n'a pas de valeur. C'est pourquoi, d'ailleurs, l'ignorance où l'on était jusqu'ici du tsadé en Étolie ne justifie point un refus d'attribuer à l'Étolie l'écriture de la borne de Calydon.

3. Les caractères essentiels de l'alphabet étolien se trouvent ainsi définis; dans le détail, l'évolution des formes répond à ce qu'on observe partout: H (texte H) succède à H (texte C), ξ (textes G, H) à ζ (texte F), etc. Mais il subsiste une difficulté, qu'il importe de définir, sinon de résoudre. Dans la dédicace de Dorô (C), telle que l'interprètent Hiller et Preuner⁵, un aoriste de ἄγω (ἄξε) est plus probable qu'un parfait (ἄξε) ou qu'un futur (ἄξε): X a donc chance de valoir ξ (plutôt que ζ), et X (couché) de valoir ε (plutôt que ετ). On hésitera beaucoup à attribuer à Sicyone un texte, découvert loin de Sicyone, qui présente des caractères « occidentaux »⁶. On devra alors considérer X comme une variante de ε,

1. « Τὰ γράμματα εἶναι Κορινθιακά » (Rhomaios). « Litterae corinthiae » (Klaffenbach).

2. Larfeld, *Gr. Epigr.*² [1913], p. 216-229 et tableau hors texte.

3. On ne voit pas pourquoi le caractère occidental de l'alphabet étolien aurait besoin d'être expliqué par l'établissement d'éléments de population chalcidiens en Étolie. C'est la théorie de Sotiriadis (*Ἀρχ. Ἐφ.*, 1903, 95; *Ant. Denkm.*, II [1908], p. 7 du texte).

4. On a signalé la possibilité d'une variante > de | dans le texte F; serait-ce un vestige d'un plus ancien iota brisé? C'est seulement si l'iota brisé était connu en Étolie par d'autres documents qu'on pourrait discuter l'attribution à l'Étolie des inscriptions des petites métropes: Xάρ[ε]ττς (avec vestiges d'iota « ὀφιοειδής » discernés par Sotiriadis) et Fίρτς, et envisager, dans l'évolution de l'alphabet étolien, une période tsadé-iota brisé, avant les périodes tsadé-iota rectiligne (texte E) et sigma-iota rectiligne.

5. Auxquels se rallie Klaffenbach (*addenda*, p. 83), qui, précédemment, écrivait (p. 50): « et lectio et interpretatio mihi quidem satis dubiae videntur ». Il reste qu'on ne saurait tirer, de ce texte difficile, des conclusions tout à fait fermes.

6. Si le texte provenait de Sicyone même, on devrait se demander si, dans cette région

soit individuelle, soit régionale, soit temporaire, dans un alphabet occidental qui, d'après le lieu de la trouvaille, doit être l'alphabet étolien ; d'autant qu'à Thermos même a été trouvé le fragment *D* où figure également Σ ; le voisinage des deux documents *C* et *D*, dont le premier est de caractère occidental, invite à ne pas attribuer non plus à Sicyone le second (où les lettres caractéristiques ξ , χ , ψ font défaut). On ne dispose d'aucune donnée pour préciser les conditions dans lesquelles Σ et Ξ ont pu coexister à Thermos ou, plus généralement, en Étolie ; rien n'exclut, mais rien non plus ne favorise, l'hypothèse d'une « influence » sicyonienne sur la rive nord du golfe de Corinthe : Σ a pu se développer indépendamment ici et là. Car l'*argumentum ex silentio* est, ici encore, sans force ; si, longtemps, on n'a connu qu'à Sicyone la forme Σ de ε , et si l'on a pu se servir de ce critère pour identifier les textes sicyoniens archaïques découverts en diverses parties du monde grec¹, on ne saurait, pour autant, écarter la possibilité qu'un autre alphabet ait, à un moment donné, utilisé le même signe².

MICHEL LEJEUNE.

Bordeaux, juin 1943-février 1944.

(A suivre.)

intermédiaire entre Corinthe et Achaïe, les systèmes d'écriture oriental et occidental n'ont pu coexister. Le texte provient d'une région où l'écriture est du type occidental. C'est alors la coexistence de deux signes pour ε qu'on est amené à envisager.

1. Voir, dans cette *Revue*, t. XLV, p. 183-184.

2. Inversement, il n'est pas exclu qu'à Sicyone même aient pu s'employer pour ε d'autres signes que Σ , notamment le Ξ « corinthien ». M. J. Bousquet nous signale amicalement une pierre du sanctuaire delphique mentionnée par Demangel, *Fouilles*, t. II, *Temple de tuf*, p. 27, note 1 ; il s'agit d'un bloc, brisé de tous côtés, appartenant, selon toute vraisemblance, au temple du VII^e siècle, et portant la marque ΣM (photographie inédite : carnet de fouilles J. Bousquet). Il s'agit très probablement des premières lettres du nom de Sicyone : faut-il supposer la gravure de cette marque due à un Corinthien ? ou admettre l'emploi occasionnel de Ξ pour ε à Sicyone ?